

ici pures et limpides, formaient des routes toutes prêtes dont les rayons sinueux s'étendaient, autour du Champ-d'Asile dans toutes les directions, rendaient faciles ses communications avec la mer et les pays circonvoisins.

Ceux qui venaient tenter en commun l'exploitation de ces richesses étaient au nombre d'environ six cents; c'étaient, pour la plupart, des Français anciens, membres de l'armée, des employés civils destitués, des magistrats arrachés de leurs sièges, des citoyens patriotes, tous proscrits ou mécontents par suite des événements politiques. Parmi eux, s'étaient placés un certain nombre d'officiers et de soldats étrangers qui, ayant appris à connaître les Français en combattant à leurs côtés, avaient mieux aimé suivre la destinée chanceuse de quelques-uns de ces anciens compagnons d'armes que de rentrer dans leur patrie. Cette preuve de sympathie et d'analogie de pensée les faisait considérer au Champ-d'Asile comme frères, comme Français. La femme d'un médecin, deux autres dames qui avaient de même suivi leurs époux, et la fille du général Rigaud, faisaient partie de la colonie. Ces quatre femmes partagèrent toutes les chances de l'entreprise, en subirent toutes les épreuves. Leur courage, leur persévérance ne se démentirent pas un instant. Elles furent sans cesse l'objet des attentions les plus assidues, des respects les plus constants. A leur tour, elles prodiguèrent aux malades leurs soins angéliques, se montrèrent toujours prêtes à rendre à quiconque en avait besoin cent petits services dont la femme, de sa nature patiente et adroite, intelligente et ménagère, sait toujours s'acquitter mieux que nous. Et quand une série de malheurs vint fondre sur la colonie et l'anéantir, ces dames ramenèrent souvent le calme et l'espérance au cœur des désespérés; elles